

Et, frémissant, il se rassit sur les coussins de soie, tandis que la foule, émerveillée de retrouver un maître dans ce si jeune enfant, criait de plus belle :

— Noël ! vive le roi !

— Compaign, dit Coqueluchon à Sidoine, lorsque la litère eut disparu sous l'arcade sombre du guichet royal, voici la guerre déclarée pour de bon ! ce garçonnet m'a l'air bien avisé, sais-tu ? et madame la reine-mère a eu ses sensibleries renfoncées dans la gorge !...

Un nouveau cortège apparut, venant du côté du Temple. C'était le duc de Guise qui se rendait au Louvre en pompeux appareil, suivi de son fils, de ses frères et d'une foule de seigneurs.

— Vive Guise ! se mit-on à crier. Lorraine ! Lorraine ! Montjoie, Saint-Denis !

— Bon, dit le mulâtre en entraînant son compagnon dans l'ombre, en attendant que nous nous battions, allons nous amuser un peu !

XI

COMMENT COQUELUCHON SE PERMIT, A SON GRAND DAM, DE PRENDRE DES LIBERTÉS AVEC DES BOURGEOIS.

L'intrépide aventurier et le petit page, bras dessus, bras dessous, se jetèrent tête baissée dans la mêlée, mais il n'était point facile de fendre les rangs serrés de la foule.

Pour s'y frayer un chemin, il fallait pousser à droite et à gauche à grands coups de coude, et mettre à propos le fourreau de son épée entre les jambes d'un bourgeois, ce qui l'obligeait à choir incontinent ; alors pendant que le bourgeois se relevait, en poussant des cris d'aigle, et que les bourgeois, ses voisins, riaient de sa mine ridicule tout en criant plus fort que lui, on passait, à grand renfort de bourrades et de horions.

Cette manœuvre, habilement pratiquée, réussit plusieurs fois à Coqueluchon. Mais le hasard voulut qu'aux environs de la place Baudoyer, où la cohue grossissait, il tombât sur un homme peu endurant, lequel criblait de boulettes de terre cuite, au moyen d'une longue sarbacane les grilles de l'étal d'un boucher.

Ce que voyant le boucher, il détacha le matin charger de veiller à ses viandes et le lança sur l'homme à la sarbacane, que Coqueluchon venait de pousser un peu brutalement, et en qui il reconnut M. Perdril de Bobigny. La sarbacane tomba sur le dos du mulâtre, qui s'escrimait désespérément du fourreau de sa rapière, au moment où l'énorme chien se mit de la partie.

En un clin d'œil les habits du jeune muquet furent dépecés, et les accrocs de l'étoffe laissèrent voir librement quelques déchirures de la peau. Bobigny éperdu, se défendait de son mieux contre le molosse, en glapissant avec angoisse :

— A l'aide ! on assassine un bon gentilhomme.

— Toi ? un gentilhomme ? dit en ricanant un bazochien qui flânait par là. Tes parchemins sont encore humides, et ton papa le greffier râcle les plaideurs pour payer tes habits avec leurs rognures !...

Coqueluchon tira son épée, jurant de percer d'outre en outre le chien, le boucher et la femme d'icelui, si on ne retenait pas cette bête enragée. Après quoi il emmena Bobigny, fort déconfit, geignant, et dont la sarbacane resta sur le champ de bataille.

Sidoine était resté le spectateur impassible de cette lutte. Mais il fronçait le sourcil.

— Ohé ! murmura-t-il à l'oreille de son compagnon, vas-tu ramasser tous les hobereaux qui se font écharper dans les rues ?

— Tout doux ! Sidoine, mon métier n'est-il pas de prêter assistance aux chrétiens livrés aux crocs des animaux féroces ? Tiens ! vois le digne apothicaire Hochepon : son morion l'étouffe, il tient son esponge, comme il tiendrait, sauf respect, le plus utile instrument de son état...

— Laisse donc !

— Tout doux ! vous dis-je, monsieur le page. Hochepon, l'autre soir, sentait la valériane ; je veux subodorer le parfum qu'il émane ce soir... Vieux cuir et fer rouillé, barbe de bouc ?

Il alla rouler entre les bras de l'apothicaire qui, le repoussant, le jeta sur la poitrine d'un mitron, demi nu sous un sayon ensariné ; le mitron renvoya l'infortuné mulâtre à un peaussier, qui le fit sauter à quatre pas sur le dos cuirassé d'un milicien.

De pirouette en pirouette Coqueluchon alla s'étendre dans le ruisseau, où ses grègues, son pourpoint et sa fraise gauderonnée requerront de graves atteintes.

Les bourgeois, s'amusant de sa mine ahurie, le voulurent berner. On s'attroupa. Tout le monde vociférait :

— A l'eau ! le Sarrazin, à l'eau !

— Vive le capitaine *Brule-Bancs* ! cria-t-on en voyant passer huit ou dix laquais à la livrée de Montmorency.

Les cabarets projetaient au dehors d'éclatantes lueurs. Le vin y coulait à flots : rien ne dessèche la gorge comme l'émeute ; et d'ailleurs les affidés des Guise parcouraient le quartier, ouvrant large crédit à tous les ivrognes pour que le tapage durât plus longtemps.

Les Parisiens parlaient déjà de prendre les armes, de sortir de la ville, d'attendre les troupes de Condé sous les remparts et de les tailler en pièces. On ne connaissait pas encore l'ennemi qu'il s'agissait de combattre quoiqu'il s'agitait de victoire. Au coin de la rue des Barres on pendait en effigie l'amiral de Coligny ; autour d'un bûcher où brûlait un mannequin de paille et de chiffons, on dansait la farandole en hurlant :

— Au feu ! Au feu ! Calvin de Noyon !